



Corin Braga

L'attaque contre l'individualité dans les antiutopies totalitaires modernes

THE ATTACK AGAINST INDIVIDUALITY IN MODERN TOTALITARIAN DYSTOPIAS

Abstract: When put into political and social practice, utopian projects often gave birth to totalitarian societies. Modern dystopias try to prevent such evolutions by a kind of literary “thought experiments”, which show that the constructive principles of utopian societies lead not to the eudemonic issues promised by their authors but to nightmarish results. The main procedure for the making of such terrifying fictional worlds is the *reductio ad absurdum* (argument to absurdity). Writers such as Zamyatin, Huxley, Orwell, Bradbury, Levin, Atwood and many others start from the core assumption that societies organized on the abstract principle of general good inevitably destroy the free will and the human nature of individuals.

Keywords: Totalitarianism; Modern Dystopias; Y. Zamyatin; A. Huxley; G. Orwell; R. Bradbury; I. Levin; M. Atwood.

CORIN BRAGA

Université Babeş-Bolyai, Cluj-Napoca, Roumanie
CorinBraga@yahoo.com

DOI: 10.24193/cechinox.2017.32.09

Après la Grande Guerre, des États totalitaires s'installent en Europe. Au plus profond d'eux-mêmes, la plupart de ces systèmes couvent des projets utopiques, d'instauration de sociétés considérées meilleures. Le vingtième siècle est l'époque de la mise en œuvre (« passage à l'acte », dirait-on dans un jargon psychanalytique) des rêves sociaux du siècle précédent, de la construction à grande échelle des cités et des États idéaux. Le socialisme et le communisme, le fascisme et le nazisme, l'impérialisme et le colonialisme sont des projets alternatifs et le plus souvent concurrents, mis en pratique un peu partout dans le monde moderne.

Mais, comme il arrive toujours, l'utopie de l'un est l'antiutopie de l'autre, ce qu'un idéologue ou un groupe politique voit comme une solution ou une amélioration, n'est pour les autres qu'une impasse et un enfer. Et comme les pratiques sociales tardaient dans beaucoup de cas d'accomplir les promesses des théories, découvrant d'autres faces et aspects de loin moins bénéfiques¹, nombre d'auteurs ont commencé à critiquer par des contre-utopies satiriques autant la réalité empirique des



États totalitaires que les programmes utopiques sous-jacents. Parlant d'un futur plus ou moins lointain, ces textes imaginent des « Super-États » où le contrôle et la terreur touchent à l'absurde.

La tête de série en est *We* (*Nous autres*) d'Evgghenni Zamiatine (1924), publié en anglais aux États-Unis. Partant des prémisses totalitaristes déjà visibles dans l'Union Soviétique, Zamiatine leur donne quelques mille ans pour arriver, au trentième siècle, à des conséquences grotesques. Après une guerre de deux cents ans, qui aurait opposé non plus des pays ou des nations, mais la ville et la campagne, les « vainqueurs » se seraient isolés derrière un Mur qui sépare la Cité de l'espace vert de l'extérieur. Si d'habitude les murs qui entourent toute utopie ont la fonction de prévenir l'intrusion de l'extérieur sauvage dans la société idéale, dans les antiutopies modernes les murs sont devenus des obstacles pour empêcher les citoyens de fuir le régime auquel ils sont soumis.

L'État unique de Zamiatine incarne l'idéal de la raison triomphante, du positivisme, du scientisme et de la technologie modernistes. La civilisation du futur aura remplacé les matières organiques avec des matériaux minéraux. La nourriture des citoyens est obtenue à partir du pétrole, le narrateur naïf se réjouit, admiratif, que tout est en acier : le soleil, les arbres, les hommes ! Même si les individus ne sont pas devenus des robots au niveau du corps, ils le sont au niveau de l'âme. La raison mathématique a réduit les personnes à des matricules, les protagonistes ont pour nom des numéros d'ordre : D-503, I-330, etc. La nouvelle équation dans laquelle s'inscrit l'être humain n'est plus celle de la bête et de l'ange, mais de la bête et de la machine.

Tout ce qui tient à l'instinct, à l'émotion, au sentiment, à l'amour, à l'inspiration a été banni du comportement social et de l'individu, en tant que composante bestiale, faisant place à une conscience collective stéréotypée et massifiée.

L'expérimentation antiutopique de Zamiatine procède par l'inversion systématique des valeurs proposées par les modèles communistes. La liberté individuelle et de classe promise par les idéologues socialistes est remplacée par le concept de « non-liberté idéale ». Dans une réinterprétation du mythe chrétien de la Genèse, un des personnages présente la chute comme le résultat d'un choix entre le bonheur sans liberté et la liberté sans bonheur. Adam et Ève ont choisi la seconde variante, d'où les malheurs de l'humanité. Mais la nouvelle société totalitaire propose (en reprenant en quelque sorte les raisonnements du Grand Inquisiteur de Dostoïevski) l'autre choix. Privés complètement de liberté, les individus seraient de nouveaux Adams dans un paradis artificiel. La rêverie adamite, dont les docteurs de l'Église de la Contre-Réforme accusaient les utopistes, devient chez Zamiatine une impasse : la liberté comme gage de la félicité.

En effet, le monde de Zamiatine est parfaitement privé de liberté, d'originalité, de variation. Le concept d'égalité est mené à l'extrême de la banalité, de la médiocrité, de la désindividualisation. Les citoyens revêtent des uniformes gris et ont une physionomie uniformisée par des moyens génétiques : la même forme du nez, les mêmes couleurs des cheveux, les mêmes statures, etc. L'urbanisme est standardisé, les rues sont tirées au cordeau, les maisons sont des parallélépipèdes, les pavés sont en verre. Les parois des habitations sont



transparentes, avec la possibilité d'être rendues opaques lors des rencontres sexuelles programmées. La vie courante des citoyens est réglée par des « tableaux horaires », qui quantifient les activités de travail et le temps libre.

Finalement, le troisième idéal de la triade liberté, égalité, fraternité, à savoir la compassion sous toutes ses formes allant d'Éros à Agapè, est renversé dans des relations vides de contenu, sans affection et implication personnelle. L'amour, en tant que rapport intime, de couple, est réduit à une sexualité collective, à l'idéal « icarien » de communauté des femmes. La « *Lex sexualis* » proroge que chaque numéro (individu) a le droit d'utiliser chaque autre numéro comme un produit sexuel. Quant à la reproduction, elle est contrôlée par l'État, qui, par la science de la Puériculture, décide le nombre d'enfants permis par famille.

L'idéal de la rationalité prétend la réduction de l'âme à la logique. Les résultats imaginés par Zamiatine sont absurdes. La musique, par exemple, traitée d'ailleurs comme une forme d'épilepsie, n'est plus le produit de l'inspiration, mais d'un appareil, le « musico-mètre », qui, à l'instar du dispositif combinatoire de Borges capable de produire tous les textes possibles, donne expression à l'« automatisme rationnel » pur. Les rêves, comme l'amour, sont une maladie qui doit être traitée et dont on devrait guérir. En mathématiques, le nombre imaginaire $\sqrt{-1}$ est le symbole de toute la dimension irrationnelle de l'existence et de l'homme. Le traitement final appliqué par l'État unique à ses citoyens sera la « grande opération », la cautérisation du centre cérébral qui abrite l'imagination.

Pour cette population décérébrée, l'idéologie prend la place de la religion et

de la spiritualité, thème qui sera conceptualisé par Alain Besançon². Le Royaume est remplacé par l'État unique et Dieu par le Bienfaiteur, le « nouveau Yahvé ». L'appareil d'État a pris la place de l'Église et les agents en sont l'Inquisition. Les Pâques, le concept de communion avec Dieu, sont remplacées par une eucharistie séculaire, le Jour de l'Unanimité des citoyens. Les hérétiques de la nouvelle religion sont atomisés – avatar moderne de la montée au boucher – sur la place publique. Et pour répandre le nouvel « évangile », toute une équipe de savants et d'ouvriers travaillent à la construction de l'Intégral, un navire cosmique censé porter le modèle de civilisation totalitaire à d'autres planètes et espèces extraterrestres.

D-503, le protagoniste du roman, est un citoyen modèle de l'État unique. Sous l'influence de I-330, une femme rebelle et fascinante, il est sur le point de se laisser posséder par les symptômes de l'inconscient refoulé : amour, instincts, sensations, rêves, délires et autres états altérés de la conscience qui connotent la vie intérieure, l'âme irréductible. Rentrant dans une « position dystopique », doutant de l'idéologie dont il est marqué, il est même sur le point de participer à la grande révolte qui envisage de détruire l'Intégral, faire tomber le régime et ouvrir le mur qui sépare la Cité de l'océan vert de la nature. Néanmoins, solution typique pour ces antiutopies totalitaires modernistes sans issue et sans espérance, il est rattrapé par le système, lobotomisé, et transformé à nouveau en un citoyen loyal, convaincu de la raison et de la supériorité du modèle social communiste qui a remplacé l'ancien idéal du Paradis terrestre.

Brave New World d'Aldous Huxley (1932) combine, dans une antiutopie



d'anticipation, l'idéologie communautaire de type marxisant (les noms des protagonistes sont Lenina Crowne, Bernard Marx, Engels, Bakunin, etc.) avec celle capitaliste technologique (tendance qui commencerait avec Henry Ford, initiateur de la production basée sur les chaînes automatisées). Dans les années 632 Anno Fordi (c'est-à-dire au xxv^e siècle), la civilisation du futur aura instauré l'idéal de paix, harmonie et béatitude si recherché par les réformateurs. Mais, malgré le consensus apparemment général des citoyens sur leur condition heureuse, la réalité profonde se dévoile rapidement être bien différente.

Huxley confie le rôle de « *disclaimer* » à un personnage venu de l'extérieur, d'une réserve amérindienne qui n'est pas encore assimilée à la civilisation globale. John, le « Sauvage », est le porteur d'une vision du monde qui coïncide avec celle du monde historique de l'auteur. Au premier impact avec le monde « civilisé », il s'exclame, évoquant l'émerveillement de Miranda devant les nouveaux venus débarqués sur l'île de Prospero, « *Brave New World* ». Cependant, ses impressions changent rapidement, deviennent critiques envers ce Nouveau Monde. Un dispositif antiutopique dual est ainsi mis en place : John le témoin, une sorte de survivant retardé du xx^e siècle (il lit et pense dans les termes de Shakespeare), représente l'ici et le maintenant du monde historique de l'auteur, un monde « sauvage », primitif, mais naturel et humain, alors que le xxv^e siècle futur abrite une civilisation qui, en dépit de ses excellences, se révèle monstrueuse.

Ce qui est plus frappant pour John c'est la reproduction artificielle des individus. Même s'il ne s'agit pas effectivement de clones ou de « *duplicata* », les individus

sont produits tout de même par des procédés de division des œufs maternels jusqu'à 96 embryons. Dans les Centres d'Incubation (*Hatching Centres*), les embryons sont distribués, par des manipulations génétiques, en cinq classes de citoyens, les alpha, les bêta, les gamma, les delta et les epsilon. Des conditionnements ultérieurs, dans des Centres d'État (*State Conditioning Centres*) attribuent à chaque type des facultés spirituelles et physiques et des positions sociales différenciées. Le rêve de Platon concernant l'organisation de la Cité parfaite par des typologies humaines est ainsi accompli par la génétique du futur.

Le but de cette ingénierie sociale est l'idéal de tout utopiste : la félicité générale. Mais le moyen de l'obtenir et le prix à payer sont insupportables pour le « témoin ». La civilisation du futur imaginée par Huxley, qui a fait ses propres expérimentations concernant les « portes de la perception », est basée sur un conditionnement psychologique obtenu par les drogues. Dans les Centres d'État, les enfants sont soumis à des techniques d'induction de messages subliminaux pendant de longues périodes, qui dictent les comportements et les réactions futures des citoyens. Et quand la mancurtisation ne suffit pas, les mécontentements, les ennuis et les angoisses courantes sont assouvis par un stupéfiant, la *soma*, alors que les sujets inadaptables et trop rebelles sont exilés sur des îles isolées. Cette humanité, remarque John, est décérébrée, infantilisée, dans un état de dépendance narcotique.

Le principe dirigeant de cette philosophie est exposé par le Contrôleur, le grand responsable de l'ordre du continent, qui s'occupe de la bonne marche du système. Mustapha Mond, le Contrôleur, est



un avatar du Grand Inquisiteur de Dostoïevski. À l'instar de celui-ci, il clame la nécessité de priver l'humanité du libre arbitre pour garantir son bonheur. À partir de l'observation que les hommes intelligents qui ont du temps libre développent des anxiétés qui mènent à la violence, il considère que le remède est de réduire l'activité mentale et spirituelle par le conditionnement et l'addiction. L'idéal de la félicité obligatoire vaut bien le sacrifice de la Vérité, de la Beauté, de la religion, de Dieu. Et, de même que le Grand Inquisiteur, il ne se présente pas comme un fanatique aveuglé par son idée, mais comme un individu supérieur, sceptique en ce qui concerne la capacité des hommes de s'autogouverner, capable de sacrifier son propre bonheur (il est un individu cultivé qui connaît les valeurs de l'art, qui n'est pas étranger à la foi) pour le bien de la communauté. Le dilemme reste cependant le même : est-il souhaitable d'imposer le bien par la force ?

La réponse de Huxley – négative – est suggérée par les réactions de John. Le « sauvage » n'est pas seulement le témoin du monde « civilisé », mais aussi le porteur des valeurs du monde « naturel », qui sont les valeurs de notre monde contemporain. Au sexe libre, mécanique, sans sentiment, il oppose l'amour sensible, rétractile, hésitant, plein de nuances affectives, considéré par ses interlocuteurs un « non-sens dangereux ». Au dégoût face aux relations de famille et de parenté, induit par un conditionnement sous-liminal, il oppose l'affection envers la mère et les parents. À l'indifférence cultivée envers la souffrance et la mort il oppose l'angoisse très humaine de la fin.

À la sécurité béate d'une civilisation qui a vaincu les maladies, les famines, et en

général tous les problèmes de la vie courante, il oppose le « droit d'être malheureux », en tant que composante inaliénable de la condition humaine. À la stérilité d'âme de la civilisation, il préfère la richesse de la conscience malheureuse. Il n'est pas moins vrai que ses hôtes non seulement ne comprennent pas ses raisons, mais regardent ses appréhensions et écœurements comme un témoignage de sauvagerie. La spiritualité tourmentée de « notre monde » est devenue, dans le monde futur de Huxley, une manifestation amusante et risible de primitivisme. De même que chez Zamiatine, ces antiutopies modernes n'offrent point d'espoir de redressement de la société totalitaire, en dépit des poussées de révolte des protagonistes.

Le texte le plus fameux de la série est peut-être *1984* de George Orwell (pseudonyme d'Eric Arthur Blair) (1949). Selon la majorité des commentateurs, comme par exemple Nell Eurich, ces antiutopies modernes sont des inversions systématiques de l'idéal utopique, « *the exact opposite of the stupid hedonistic Utopias that the old reformers imagined*³ ». Océania, l'État totalitaire décrit dans le roman, est une image en négatif de l'Océania de Harrington et d'autres « *Commonwealths* » classiques. Si Bacon, Andreae, Campanella ont ouvert la voie de la science dans l'utopie, Huxley et Orwell la ferment, provoquant l'effondrement des espérances concernant le progrès technologique et l'évolution sociale.

Chez Orwell, le décalage temporel entre le « maintenant » de l'auteur (1948) et le « futur » de sa contre-utopie (1984) n'est pas significatif, les quelques décennies d'évolution n'auront pas modifié radicalement l'infrastructure technologique, urbaine ou écologique de la civilisation.



Cette continuité de l'imaginaire ambiant devrait faire de *1984* une dystopie (c'est-à-dire une cité du mal décrite dans des termes réalistes), qui ne brûle pas la convention de véricité et le contrat de lecture réaliste. Cependant l'expérimentation mentale conduite par Orwell touche si profondément la société et plus exactement la psychologie de l'individu et la condition humaine même, que son texte rentre dans la catégorie des antiutopies qui frisent l'absurde.

Dans le futur proche, les États qui avaient participé à la Deuxième Guerre mondiale, avec leurs systèmes fascistes, communistes et capitalistes, auront fait place à une nouvelle configuration planétaire, réduite à trois blocs : Océania (Les États-Unis et la Commonwealth britannique), Eurasia (la Russie, ayant conquis toute l'Europe) et l'Estasia (la Chine et les pays de l'Extrême Orient), ayant l'Afrique et le Proche Orient comme zone tampon, que les trois superpouvoirs se disputent. Les Super-États ont pour idéologie politique respectivement l'Angsoc (Socialisme anglais), le Néo-Bolchevisme et le « Culte de la mort » (philosophie bouddhiste).

Chacun des trois États aura établi un régime totalitaire parfait. Winston Smith, un membre du parti qui dirige Océanie, en fait l'expérience mortifiante, jusqu'à son anéantissement comme individu. Le roman fait appel à la panoplie complète de ce qu'est devenu le tableau stéréotype d'un régime totalitaire : Parti unique ayant accaparé complètement l'État, grandes purges qui ont détruit et continuent de supprimer les ennemis internes, surveillance sans faille (police politique et informateurs, agents infiltrés dans la population, microphones et écrans de retransmission dont les

portraits gigantesques de Big Brother aux yeux mobiles sont le symbole), propagande toute-puissante (censure et manipulation de l'information, réécriture de l'histoire, distorsion de la réalité, machines à écrire des romans et à composer de la musique), pédagogie dirigée (enfants éduqués pour l'espionnage et la délation, lavage du cerveau, réinvention de la langue courante dans une « novlangue » qui ne transmet que les messages idéologiques), annihilation de la sexualité, de l'esprit de famille, des liaisons d'amour et d'amitié, de l'intimité, de la libre pensée, etc.

Winston Smith fait figure de narrateur en position dystopique qui essaye de résister au système. Sa résistance s'appuie sur deux forces qui appartiennent à l'être instinctuel, spontané, irrépressible. L'une est l'amour et l'instinct érotique, l'autre est la mémoire et l'individualité autonome construite sur la continuité de soi. La relation avec Julia est une forme expresse d'opposition, puisque le Parti promeut la chasteté et la dés-érotisation des individus, pour transformer les énergies refoulées dans des fanatismes et hystéries pro-système. L'attrait pour les choses du passé, l'amour des édifices, des meubles, des artefacts d'antiquaire, l'initiative de rédiger un journal personnel qui échappe à la surveillance, les efforts de conservation de l'histoire et de la vérité manipulées par les services de correction des informations non-désirées, dont le personnage fait lui-même partie, sont autant de parades par lesquelles le personnage protège son indépendance de pensée.

Malheureusement, ces maigres signes de révolte, considérés pourtant comme des « crimes de pensée », sont non seulement décelés bientôt par la Police de la Pensée,



mais aussi exploités par un des artisans de la manipulation psychologique. Feignant d'être un résistant caché, O'Brien attire Winston et Julia dans un piège diabolique. Car tout ce qu'il offre aux deux piégés, le contact avec la Fraternité, c'est-à-dire la résistance, et avec Goldstein, la figure emblématique des opposants, le « Livre », le traité dans lequel Goldstein expliquerait la nature totalitaire du Parti, s'avèrent n'être que des inventions créées pour attraper les ennemis potentiels.

Néanmoins, c'est dans ce « Livre » que sont exposés, avec une honnêteté cynique et une désinvolture hypocrite, les techniques de contrôle et de manipulation idéologique, mettant ainsi à nu le mécanisme de l'antiutopie orwellienne. Selon O'Brien, un des auteurs du traité, les réformateurs, les révolutionnaires et les utopistes des époques antérieures avaient formulé « la vision d'une société future, incroyablement riche, jouissant de loisirs, disciplinée et efficiente, un monde aseptisé et étincillant de verre, d'acier, de béton d'un blanc de neige⁴ ». Cependant, une loi plus profonde de l'histoire de l'humanité démontre que la société s'est toujours structurée en trois couches, l'oligarchie au pouvoir, une classe moyenne qui aspire accaparer pour elle ce pouvoir, et la masse des esclaves et exploités, incapables de devenir conscients de leur condition.

En conséquence, tout idéal d'égalité et de fraternité est une illusion. Se débarrassant des chimères, aucun des trois régimes mondiaux de 1984 ne poursuit plus un communisme réel, mais tout simplement le pouvoir :

Le Parti recherche le pouvoir pour le pouvoir, exclusivement le pouvoir. Le

bien des autres ne l'intéresse pas. Il ne recherche ni la richesse, ni le luxe, ni une longue vie, ni le bonheur. (p. 348)

Voilà Marx remplacé par Nietzsche ! Et bien que, pour la première fois dans l'histoire, le progrès technologique ait rendu possible le bien-être général, le Parti n'hésite pas, pour préserver le contrôle, de bloquer tout progrès :

Le paradis terrestre avait été discrédité au moment exact où il devenait réalisable. (p. 272)

Autrement dit, l'antiutopie du futur imaginée par Orwell est le résultat d'un nouveau « péché originnaire » commis délibérément, en toute conscience, par les artisans de l'État totalitaire.

Puisqu'une société hiérarchisée est basée sur la pauvreté et l'ignorance, les idéologues du nouvel ordre ont mis en œuvre des politiques de paupérisation, d'isolement, de haine, de terreur. La stratégie la plus machiavélique, qui par son aberration renvoie le roman d'Orwell en delà des limites du vraisemblable dystopique dans le cauchemardesque antiutopique, est le lavage du cerveau. Le Parti se propose de remodeler la psychologie des individus, de formater leurs âmes, leurs sentiments, leurs croyances intimes, leurs pensées. « Nous créons la nature humaine⁵ », se vante O'Brien, dévoilant des ambitions de toute-puissance dignes d'un Demiurge du Mal.

Les idéologues de ce projet anthropologique infernal partent rien moins que de Descartes et de la théorie de la priorité de l'esprit sur la matière :

Nous commandons à la matière puisque nous commandons à l'esprit. La réalité est à l'intérieur du crâne.



[...] Il n'y a rien que nous ne puissions faire. Invisibilité, lévitation, tout. Je pourrais laisser le parquet et flotter comme une bulle de savon si je le voulais. Je ne le désire pas parce le Parti ne le désire pas. (p. 350)

En fait, l'idéologie du Parti n'est pas une variante de l'ontologie faible de l'Âge baroque (pour qui « la vie est un songe »), ni une variante de philosophie irréaliste contemporaine, qui douterait de la nature de la réalité à cause des capacités cognitives de l'homme ; elle est tout simplement une forme d'imposition d'une certaine vision du monde aux sujets du régime.

Le lavage du cerveau pratiqué sur les citoyens d'Océania consiste à les priver de toute possibilité de confronter une représentation mentale avec la réalité objective. Le régime ne change pas la réalité extérieure, mais les informations auxquelles les gens ont accès. Le Ministère de la Vérité s'occupe justement de réécrire l'histoire (les traités, les livres, les journaux, etc.) pour qu'elle donne raison aux affirmations de Big Brother. Le passé est détruit en tant que témoin, les évidences sont changées pour que les individus n'admettent que les vérités du Parti. Ce n'est pas la réalité extérieure qui est compromise en tant qu'être-en-soi, mais l'être-pour-soi qui se la représente. O'Brien n'est pas un magicien qui saurait voler, mais un psychologue manipulateur qui ferait voir, à ses patients transformés en psychotiques, ce qu'il veut leur imposer.

Pour oblitérer les critères du jugement et du bon sens, ainsi que le mécanisme interne de certification de la réalité, les nouveaux inquisiteurs pratiquent la torture sous toutes les formes. Les exercices

directeurs du reformatage du cerveau sont l'« arrêtducrime » et la « doublepensée ». L'« arrêtducrime » consiste à suspendre tout scepticisme et à admettre comme vérités incontestables les propositions émises par les dirigeants, comme « Le Parti dit que la terre est plate ». La « doublepensée » consiste à accepter sans opposition logique des contradictions patentes, comme les célèbres axiomes de Big Brother : « La guerre c'est la paix ; La liberté c'est l'esclavage ; L'ignorance c'est la force ».

Sujet d'un État qui contrôle tout, dans une antiutopie qui n'offre point d'espoir pour ses personnages, Winston Smith finit par être complètement rééduqué par cette pédagogie qui se propose de retourner la logique humaine en son contraire. Ainsi, finira-t-il par croire que « Deux et deux font cinq » et, en guise de couronnement du traitement, qu'il aime Big Brother. Le but de la Police de la Pensée et de ses tortionnaires, lui enseigne O'Brien, n'est pas d'exterminer les opposants, mais de les faire « penser correctement », de les rendre « sains », puisque penser librement et juste est une maladie. Océania de George Orwell est un *mundus inversus* où les valeurs de l'âme et les catégories de la pensée sont renversées de manière systématique, un hospice général instauré de façon programmatique.

Ray Bradbury, dans son *Fahrenheit 451* (1953), change comme point de référence critique l'État communiste et prend comme antimodèle le système fasciste, qu'il projette dans l'Amérique du XXI^e siècle. Après deux guerres atomiques et une évolution politique catastrophique, les États-Unis seront devenus une société totalitaire. La technologie n'aura point cessé d'évoluer, produisant des artéfacts SF comme des



automobiles à réaction, des trains pneumatiques, des télévisions vidéo, des chiens robots intelligents, etc. Les citoyens jouiront d'un certain confort consumériste, en contraste avec la pauvreté d'autres continents, mais ils souffriront aussi de la « célérité » d'un monde où l'information circule de manière globale et envahissante.

En même temps, ils seront devenus de simples matricules dans un système massificateur⁶. À l'instar des objets de consommation, ils seront « remplaçables », comme des mouchoirs jetables. La dépersonnalisation commence au plus jeune âge, par une éducation stéréotypée (des projections de films et des réponses préconçues, bonnes à tout), et s'accroît à l'âge mûr, quand tous sont réduits à des poupées intéressées uniquement par la mode et les « murs à musique ». La télévision, les réclames parfont le processus de mancurtisation et d'isolement. Montag, le protagoniste, observe que cette culture détient tous les ingrédients pour être heureuse et néanmoins personne n'est vraiment heureux. La preuve en est le nombre de plus en plus accru de suicides, pour lesquels l'État n'a d'autre remède que des appareils perfectionnés pour enlever les traces de sang.

Mais cette évolution antihumaniste n'est pas aléatoire, simple résultat du consumérisme, elle est la visée d'un système qui dépersonnalise les individus pour mieux les contrôler. La culture, la pensée libre, l'esprit, ont été évincés de façon systématique : les universités humanistes ont été fermées, les professeurs et les diplômés chassés comme des parias, les disciplines comme la philosophie, l'éthique ou les lettres bannies, les auteurs classiques interdits, les livres brûlés. Le symbole de cette violence contre la spiritualité en sont les « pompiers » censés

incendier dans des bûchers modernes tout papier imprimé. L'Amérique du XXI^e siècle sera dominée par une variante futuriste d'Inquisition, non moins fanatique, violente et sadique que celle du « mythe noir » de l'Europe catholique post-tridentine.

La structure duale d'une antiutopie est ainsi mise en place : Ray Bradbury oppose à la civilisation historiquement contemporaine une Amérique future où les germes totalitaires présents au XX^e siècle se seraient épanouis dans une société fasciste et la déshumanisation des individus serait arrivée au point de non retour. S'il y a résistance, elle se ressourcne non dans une espérance d'avenir, mais dans les réminiscences du passé. Les opposants du régime global sont ceux qui s'entêtent à conserver des objets, des livres surtout, et en général le savoir d'un passé forclus. Aux téléviseurs du futur, instruments de surveillance et de persécution, sont opposés les livres du passé, dernières bouteilles de sauvegarde de la mémoire collective. Cette inversion du vecteur du « principe espérance » de l'avenir vers le passé est spécifique pour les constructions antiutopiques.

Si le papier est devenu le symbole et le porteur du Paradis perdu, le feu est le symbole de l'apocalypse future. Les bûchers des livres sont des événements annonciateurs du grand cataclysme qui se prépare, ce que les Stoïciens antiques appelaient une « Ek-pûosis », un déluge de feu qui anéantira l'univers entier. Chez Ray Bradbury ce n'est pas le soleil, le plus grand dispensateur d'énergie pyrique, qui détruira le monde, mais l'humanité elle-même. Une guerre atomique se déclenche à la fin du roman, détruisant les grands centres d'une civilisation qui a fini par s'anéantir. La figure du Phoenix, invoquée par l'un des



survivants, ne présage malheureusement pas une renaissance de la race humaine, mais la cicatrisation de la nature, qui se serait défendue et libérée d'une espèce extrêmement nuisible.

Dans la seconde moitié du vingtième siècle, les antiutopies totalitaires deviennent plus complexes, superposant et emmêlant les éléments négatifs recueillis dans les textes « d'école » de Zamiatine, Huxley et Orwell dans des architectures alambiquées qui mènent l'expérience du mal à outrance. Quelques exemples en sont : Evelyn Waugh, *Love Among the Ruins: A romance of the near future* (1953), Anthony Burgess, *A Clockwork Orange* (1962), Ira Levin, *This Perfect Day* (1970), H. M. Hoover, *This Time of Darkness* (1980), Alasdair Gray, *Lanark. A Life in Four Books* (1981), Anthony Burgess, *The End of the World News. An Entertainment* (1982), Margaret Atwood, *The Handmaid's Tale* (1985) ou Albert Wendt, *Black Rainbow* (1992).

This Perfect Day d'Ira Levin (1970) combine l'antiutopie psychotrope de Huxley avec les idées de contrôle absolu, de manipulation génétique et d'intelligence artificielle qui ont pris la place de Big Brother. Dans un futur non-précisé, quand la colonisation du système planétaire et de l'espace aura déjà commencé, l'humanité aura été métamorphosée dans une population homogène, « La Famille », parlant une langue unique. Par des traitements génétiques, les différences auront été évacuées, non seulement entre les individus, mais aussi entre les deux genres : les hommes auront perdu les poils faciaux et les femmes – les seins. Les prénoms des individus auront été réduits à quatre pour les hommes et quatre pour les femmes et les noms de famille remplacés par les

« nameber », des codes numériques. Tous mangent des « totalcakes », boivent des « cokes », revêtent les mêmes uniformes et meurent (en fait, sont euthanasiés par des piqures) à l'âge de soixante-deux ans.

L'uniformisation est assurée par un grand ordinateur, UniComp, chargé de contrôler la vie des individus ; son rôle est de « *classify you and give you your assignments, [...] to decide where you'll live and whether or not you'll marry the girl you want to marry ; and if you do, whether or not you'll have children and what they'll be named if you have them*⁷ ». Chaque individu est surveillé par un dispositif portable connecté à UniComp et est infusé (utilisant un « *transdermal spray* »), chaque mois, avec une drogue tranquillisante et euphorisante. Le titre *This Perfect Day* se réfère ironiquement justement à cette vision de « la vie en rose ». S'il y a des défaillants, des conseillers-confesseurs interviennent pour corriger leur comportement, alors que les intraitables sont exilés sur des îles lointaines.

Ce monde futur est un projet utopique à l'échelle planétaire, mettant en œuvre les enseignements et théories de Christ, Marx, Wood et Wei. Wei Li Chun, qui est toujours en vie grâce au transplant de son cerveau sur des corps jeunes, explique à Chip, le protagoniste du roman, les buts de la grande « Unification » : éradiquer la violence, l'agressivité, la cupidité, l'hostilité, l'autodestruction par les guerres, la famine, la pauvreté, l'abus. Cet idéologue-en-chef pense comme un Utopus qui se propose d'améliorer, par la force si besoin est, non seulement la société, mais la race humaine elle-même :

The Family has to be helped to full humanity – by treatments today, by genetic engineering tomorrow. (p. 302)



Or, la manipulation de la nature humaine s'avère dangereuse car elle mène à une civilisation arriérée.

Le protagoniste, Li RM35M4419, surnommé Chip, se révolte contre la condition de mouton et de légume à laquelle il devrait être réduit et se propose d'enrayer le mécanisme d'UniComp. Malheureusement, ces révoltes sont aussi prévues et intégrées par le système, qui s'approprie les révoltés comme des instruments de sa propagation. Chip découvre que son individualisme et refus de subordination le rend digne de rejoindre la classe dominante qui contrôle UniCom, les Programmeurs. Ces gens sont l'élite technocrate et informatique qui, depuis leurs luxueuses demeures souterraines, constituent le gouvernement du monde, dirigé par Wei. Feignant la soumission et l'acceptation, Chip réussit à mener à bon terme son plan, de faire sauter l'ordinateur, final ouvert qui apporte une promesse d'espérance dans un monde damné et ouvre ainsi la voie de ce que les commentateurs appellent les « antiutopies critiques ».

Une antiutopie moderne qui met l'accent sur la condition des femmes dans un futur raciste et machiste est *The Handmaid's Tale* de Margaret Atwood (1985). Le récit est présenté comme les notes ou le journal d'une femme, Offred, qui aurait vécu pendant la République imaginaire de Gilead, un État totalitaire instauré dans un futur non-précisé, probablement au XXI^e siècle. Le livre se clôt sur une communication faite lors d'un symposium académique, en 2195, par le directeur des Archives des XX^e et XXI^e siècles de l'Université de Cambridge, qui commente le manuscrit retrouvé d'Offred. Cette mise en perspective historique offre apparemment plus

d'objectivité et de distanciation à la narration, mais notre impression est que son rôle est de protéger l'auteur même de son implication affective dans le texte. Margaret Atwood semble avoir écrit ce livre dans une période de profonde dépression émotionnelle, transformant un traumatisme ou une perte personnelle, un bonheur perdu, dans une antiutopie inondée par la nostalgie oppressive d'un passé immolé.

L'État de Gilead a toutes les caractéristiques négatives d'une société dystopique. Isolé de l'extérieur par des murailles et des barbelés, il rappelle moins l'Utopie traditionnelle et ses défenses naturelles, que l'Allemagne communiste de derrière le Mur de Berlin. Un état de pauvreté générale se combine avec une atmosphère de terreur. La nourriture est rationalisée au minimum de la subsistance, le fromage, les charcuteries, les oranges sont des souvenirs d'un passé révolu. Les propriétés privées ont été nationalisées, les comptes et les banques ont été fermés, l'argent a disparu, les gens reçoivent le strictement nécessaire. L'enseignement et la culture sont réduits à l'idéologie, les Compuphones transmettent directement les discours et les directives aux imprimeries pour imprimer des « *Soul Scrolls* ». La police politique, des gens en noir, espionne et supervise la population, les déviants dans les moindres gestes et attitudes sont arrêtés, jugés et exécutés en public, les universités ont été transformées en prisons.

Margaret Atwood se penche spécialement sur la condition des femmes. Aux utopies féministes elle oppose une « *women culture* » de type fasciste, rappelant *Swastika Night* de Katharine Burdekin (1937). Les femmes auront été réduites en Gilead au rôle de bêtes de reproduction. À



part les femmes des membres du gouvernement, qui partagent la condition de privilégiées de leurs maris, les autres sont soit des « servantes » porteuses d'enfants, soit des « tantes » qui surveillent ces esclaves sexuelles. Les femmes ont souffert une aliénation totale, leur position en tant qu'individus au sein de la société a été détruite, leurs droits humains annulés. L'auteur s'inspire partiellement de l'histoire des années 1970-1980 : les uniformes féminins austères rappellent la tenue imposée par l'Islam radical aux femmes, alors que le contrôle de la conception et des naissances renvoie aux décrets de Nicolae Ceausescu en Roumanie.

Le symbole générique de cette réduction de la femme à un non-être est l'annulation des identités nominales. Les « *handmaids* » n'ont plus des noms propres, elles reçoivent les noms de leurs maîtres masculins : Offred (la protagoniste), Ofglen, Ofwarren, à savoir « celle de Fred », la possession de Glen ou de Warren. Avant d'être recrutées comme concubines ou mères porteuses, les filles sont formées dans des colonies de « *unwomen* », où leurs personnalités sont annihilées. Une fois attribuées aux chefs du gouvernement, leur vie ne s'améliore pas, les « servantes » mènent une existence diminuée, sans toucher à rien, sans parler, sans sourire, sans joie, sans lumière.

La description de la vie courante, intime, d'Offred est peut-être la plus déprimante du roman, Margaret Atwood imaginant des détails de la déshumanisation similaires à la (non)existence de Molloy de Samuel Beckett. Depuis un présent antiutopique oppressant, les mémoires du passé sont les seules oasis d'un bonheur perdu à jamais :

It is strange to remember how we used to think, as if everything were available to us, as if there were no contingencies, no boundaries, as if we were free to shape and reshape forever the ever-expanding perimeters of our lives. (Atwood, 2010, p. 239)

Cet état d'esprit noir imprimé par l'auteur à sa narration donne de la densité émotionnelle à l'idée que l'antiutopie est le correspondant moderne du thème médiéval du Paradis perdu.

Pour dernier exemple nous citerons une antiutopie totalitaire et coloniale futuriste, *Black Rainbow* d'Albert Wendt (1992). Le roman se déroule dans la Nouvelle Zélande d'un avenir apparemment lointain, tenant compte des progrès technologiques qui y auront été faits. L'humanité aura constitué une civilisation galactique, de manière que, à côté des aborigènes Tangata Maori, le pays sera habité aussi bien par des « *Otherworlders* » venus de partout. Les avancées scientifiques auront permis l'éradication des maladies et des souffrances, ainsi que des violences et des crimes, instituant « « *a world without permanent death, without war, violence, rivalry, jealousy, megalomania, poverty* »⁸ ». Les individus pourront être ramenés à la vie ou ils pourront se réincarner, vivre des vies et des identités différentes.

Mais les accomplissements de cette civilisation sont bien plus grands. Ceux qui la contrôlent détiennent le pouvoir de reconfigurer et de changer la réalité. Comme dans un super-jeu sur ordinateur, ils peuvent modifier le décor, les maisons, les rues, le paysage, par un processus de « *erasure* », suivi par une reconstruction. Ils peuvent changer l'histoire, à savoir



le passé lui-même, et non seulement sa représentation dans le présent comme il arrive dans les antiutopies totalitaires. Ils peuvent aussi bien créer et puis « déconstruire » des individus, même des personnages littéraires, comme Big Nurse du célèbre roman de Ken Kesey. Ou ils peuvent modifier les personnalités des individus, par un procédé de « *reordinarinising* ».

C'est ce qui arrive au protagoniste du roman, Eric Foster, un modeste fonctionnaire, marié, père de famille (deux filles et un garçon), qui découvre qu'il est le sujet d'un grand jeu, « *game of life* », dont le scénario est écrit par le Président et le « Tribunal ». Originellement, il était Patimaori, un enfant aborigène abandonné qui résistait à l'« *ordinarisation* » appliquée aux gens communs. Pour mettre à profit sa personnalité rebelle et son esprit d'indépendance, le Président lui a donné la chance d'être « reconstruit » comme Supremo Jones, « *Gardian of the Hunters* ». Insoumis, il a été temporairement réduit à la personnalité d'agent comptable, mais maintenant on lui offre la possibilité soit de devenir « *Great Questor* », soit d'être « éradiqué ».

Avant le cycle de *Hunger Games*, Albert Wendt conçoit le « jeu de la vie » comme un parcours à travers des réalités construites. Il ne s'agit pas de mondes psychologiques, dans lesquels le protagoniste serait plongé sans le savoir (comme dans la série cinématographique *The Matrix*), mais de mondes ontologiques, créés par matérialisation des variantes de scénarios. Le roman joue, d'une manière postmoderne, avec la littérature et la filmographie du xx^e siècle. Borges, Kafka, Kesey, même *Black Rainbow*, deviennent des sources d'inspiration pour la création d'univers,

de personnages et d'aventures par ces démiurges fous du futur. Dans cet esprit, le final reste ouvert, sans décider si le protagoniste échoue ou réussit, s'il choisit la mort permanente ou s'il finit par prendre la place du Président.

La mise de cette quête identitaire est le libre arbitre, la possibilité que le protagoniste fasse ses propres choix et devienne ce qu'il désire être, que ce soit un aborigène pauvre, un rebelle poursuivi, un fonctionnaire humble, père de famille, un tortionnaire membre de la police, grand questeur ou président, ou un héros de l'humanité. Profitant des procédés antiutopiques, Albert Wendt prend un élément positif de la condition humaine, le libre arbitre, et le renverse dans son contraire, dans le contrôle des destins par une société totalitaire avec des possibilités de manipulation infinies. « *Freedom's just another word for nothing left to lose !* », affirme le « master computer » qui met en scène les épreuves du protagoniste.

Il est vrai que, par ses découvertes scientifiques la civilisation du futur aura remédié aux tares physiques et sociales de l'humanité. Mais le prix à payer pour la satisfaction des besoins matériels et des rêves utopiques sera la sujétion de l'homme, la perte du contrôle de soi. La vie deviendra une sorte de jeu, bien réel, mais mis en scène par des techniciens de la psyché :

All the nightclubs, parlours, restaurants, theatres, gyms and stadiums were really clinics run by qualified psychiatrists and therapists who acted as hosts, victims and whippers, preachers and confessors, surrogate partners – whatever role you wanted them to play. (p. 83)



Ceux qui, comme le protagoniste, désirent sortir du scénario sont des « *serious threats to the very basis of our utopia*¹⁰ ». La réalisation de l'utopie transforme

l'existence sociale en un simulacre, détruit le libre arbitre et l'individualité, et compromet la nature humaine elle-même.

BIBLIOGRAPHIE PRIMAIRE

- Atwood, Margaret, *The Handmaid's Tale*, London, Vintage Books, 2010
Bradbury, Ray, *Fahrenheit 451*, Illustrated by Joe Mugnaini, New York, Ballantine Books, 1953
Huxley, Aldous, *Brave New World*, Burnt Mill, Harlow, Longman House, 1973
Levin, Ira, *This Perfect Day*, London, Michael Joseph Ltd., 1970
Orwell, George, *1984*, London, Secker & Warburg, 1949. Tr. fr.: Traduit de l'anglais par Amélie Audi-berti, Paris, Gallimard, 1950
Wendt, Albert, *Black Rainbow*, New York, Penguin Books, 1992
Zamiatine, Evgheni, *Ō*, New York, E. P. Dutton, 1924

BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

- Antelme, Robert, *L'espèce humaine*, Paris, Gallimard, 1947
Arendt, Hannah, *Les origines du totalitarisme*, Paris, Seuil, 1972
Bacry, Daniel & Ternisien, Michel, *La torture. La nouvelle inquisition*, Paris, Fayard, 1980
Besançon, Alain, *Les Origines intellectuelles du léninisme*, Paris, Gallimard, 1987
Bloch, Ernst, *The Utopian Function of Art and Literature*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988
Booker, M. Keith, *The Dystopian Impulse in Modern Literature: Fiction as Social Criticism*, Westport, Greenwood Press, 1994
Burns, Tony, *Political Theory, Science Fiction, and Utopian Literature*, Lexington Books, Maryland, 2008
Claeys, Gregory (éd.), *The Cambridge Companion to Utopian Literature*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010
Eurich, Nell, *Science in Utopia. A Mighty Design*, Cambridge (Massachusetts), Cambridge University Press, 1967
Freund, Julien, *Utopie et violence*, Paris, Éditions Marcel Rivière, 1978
Fromm, Erich, *The Anatomy of Human Destructiveness*, New York, Henry Holt, 1973
Furet, François, *Le passé d'une illusion : essai sur l'idée communiste au XX^e siècle*, Paris, Robert Laffont, 1995
Goodwin, Barbara & Taylor, Keith, *The Politics of Utopia. A Study in Theory and Practice*, London, Melbourne, Sydney, Auckland & Johannesburg, Hutchinson, 1982
Gordin, Michael D., Tilley, Helen & Prakash, Gyan (éds.), *Utopia / Dystopia. Conditions of Historical Possibility*, Princeton & Oxford, Princeton University Press, 2010
Hillegas, Mark R., *The Future as Nightmare. H. G. Wells and the Anti-utopians*, New York, Oxford University Press, 1967
Infantino, Lorenzo, *Dall'utopia al totalitarismo. Marx, Dio e l'impossibile*, Roma, Edizioni Borla, 1985
Infield, Henrik F., *Utopia and Experiment*, New York, Ed. Frederick A. Praeger, 1955
Kateb, George, *Utopia and Its Enemies*, New York, Free Press, 1963
Kateb, George (éd.), *Utopia. The Potential and Prospect of the Human Condition*, New Brunswick & London, Aldine Transaction, 2008
Kumar, Krishnam, *Utopia and Anti-Utopia in Modern Times*, Oxford & Cambridge (Massachusetts), Basil Blackwell, 1987
Kumar, Krishnam, *Utopianism*, Bristol, J. W. Arrowsmith Ltd., 1991



- Manuel, Frank E. & Manuel, Fritzie P. (éds.), *Utopian Thought in the Western World*, Cambridge (Massachusetts), The Belknap Press of Harvard University Press, 1979.
- Pessin, Alain, *L'imaginaire utopique aujourd'hui*, Paris, Presses Universitaires de France, 2001.
- Schaer, Roland; Claeys, Gregory & Sargent, Lyman Tower (éds.), *Utopia. The Search for the Ideal Society in the Western World*, New York & Oxford, The New York Public Library / Oxford University Press, 2000.
- Rabkin, Eric S.; Greenberg, Martin H. & Olander, Joseph D. (éds.), *No Place Else. Explorations in Utopian and Dystopian Fiction*, Carbondale & Edwardsville, Southern Illinois University Press, 1983.
- Tismaneanu, Vladimir, *The Devil in History: Communism, Fascism, and some Lessons of the twentieth century*, Berkeley, Berkeley University Press, 2012.
- Todorov, Tzvetan, *Face à l'extrême*, Paris, Seuil, 1991.
- Walsh, Chad, *From Utopia to Nightmare*, London, Geoffrey Bles, 1962.

NOTES

1. Sur l'échec des utopies dans les totalitarismes du XX^e siècle, voir, parmi une immense bibliographie, Antelme, 1947 ; Fromm, 1973 ; Bacry & Ternisien, 1980 ; Arendt, 1984 ; Todorov, 1991 ; Tismaneanu, 2012.
2. Besançon, 1987.
3. Eurich, 1967, pp. 259-260.
4. Orwell, 1950, p. 251.
5. *Ibid.*, p. 355.
6. Voir Jack Zipes, « Mass Degradation of Humanity and Massive Contradictions in Bradbury's Vision of America in *Fahrenheit 451* », in Rabkin, Greenberg & Olander (éds.), 1983, pp. 182-198.
7. Levin, 1970, p. 25.
8. Wendt, pp. 217-218.
9. *Ibid.*, p. 217.
10. *Ibid.*, p. 97.